

# Un texte peu connu de Kropotkine : « La Guerre » (1912)

Postface (revue et complétée) de René Berthier à la réédition du texte de Kropotkine, Édition Artibella, 2013

Extrait de :

## *Kropotkine et la Grande Guerre*

*Les anarchistes, la CGT  
et la social-démocratie  
face à la guerre*  
Éditions du Monde libertaire

Kropotkine, l'un des principaux théoriciens du mouvement libertaire, adopta en 1916 une position de soutien à l'Union sacrée et signa un manifeste auquel se joignirent quatorze autres militants anarchistes<sup>1</sup> et, ajouterons-nous, *seulement* quatorze. Ce ralliement de Kropotkine suscita un réel émoi dans le mouvement libertaire, par tradition anti-militariste et opposé aux guerres. On s'est souvent interrogé sur les raisons du choix du vieux révolutionnaire. On a rarement essayé de comprendre pourquoi il a *attendu 1916* pour faire ce choix.

Selon Kropotkine, il existe un conflit irréductible entre deux visions du socialisme : la française et l'allemande. Il en résulte que la victoire militaire d'un des États sur l'autre aboutira à l'hégémonie de sa version du socialisme sur l'autre. En cela, Kropotkine se fait l'écho de débats déjà anciens : lors de la guerre précédente, celle de 1870-1871, Bakounine lui-même avait pris parti pour la France parce qu'il considérait que la victoire prussienne aurait été une catastrophe pour la civilisation européenne. Marx,

---

<sup>1</sup> Il est convenu d'appeler ce document le « Manifeste des seize » mais en réalité, à la suite une mauvaise interprétation, on assimila un nom de lieu à celui d'une personne. Nous continuerons, selon l'usage, de désigner ce texte sous le nom de Manifeste des Seize.

de son côté, écrit à Engels le 20 juillet 1870 une lettre dans laquelle il se réjouit que la victoire allemande transférerait le centre de gravité du socialisme vers l'Allemagne, ce qui assurerait « la prépondérance, sur la scène mondiale, du prolétariat allemand sur le prolétariat français ». On voit que la thèse des « deux visions du socialisme » n'est pas une élucubration.

Après la défaite de la France en 1870, dit Kropotkine, « les Allemands s'efforcèrent de modifier la méthode et le but du mouvement socialiste tout entier ». Il ajoute que la scission entre les deux courants du mouvement ouvrier « devint apparente aussitôt après la guerre franco-allemande ». Le conflit entre les marxistes et les bakouniniens ne fut donc pas une affaire personnelle mais « un conflit entre l'esprit latin et l'esprit allemand, qui, après avoir battu la France sur le champ de bataille, prétendait à la suprématie dans le domaine de la science, de la politique, de la philosophie et aussi du socialisme et représentait sa conception du socialisme comme « scientifique », tandis qu'il qualifiait toutes les autres conceptions d'« utopiques » »<sup>2</sup>. Cornelissen, l'un des signataires du Manifeste des Seize, écrit en 1917 une petite brochure intitulée « Les conséquences économiques d'une paix allemande »<sup>3</sup> dans laquelle il expose la politique appliquée par le capital et l'État allemands après la guerre franco-prussienne, qui aboutissait à une emprise impérialiste sur l'ensemble de l'Europe. Il décrit en particulier les méthodes employées : menaces, fraude, contrefaçon, étouffement de la concurrence, dumping. Cornelissen n'est pas un dilettante en matière d'économie : son *Traité général de science économique* en 7 volumes, paru de 1903 à 1944, est une référence en matière économique, dont seuls les anarchistes sans doute ignorent l'existence<sup>4</sup>.

De fait, les rapports entre les mouvements socialistes français et allemand après la guerre franco-prussienne furent littéralement des rapports de subordination du premier au second, empreints d'une sorte de fascination morbide.

« La guerre », qui fut publié en 1912<sup>5</sup>, est un texte particulièrement intéressant parce qu'il expose de manière dense et concise le point de vue de Kropotkine sur la fonction de la guerre dans le régime capitaliste et étatique. Il est difficilement concevable d'examiner les positions défendues par le vieux révolutionnaire en 1916 sans connaître ce qu'il dit de

---

<sup>2</sup> Kropotkine, *Autour d'une vie*, Stock, 22<sup>e</sup> édition, 1921, p. 396-398.

<sup>3</sup> Voir : <http://monde-nouveau.net/spip.php?article657>

<sup>4</sup> Le tome I de l'ouvrage, *Théorie de la valeur*, entend réfuter la théorie de valeur-travail, que les économistes classiques autant que Karl Marx ont défendue. Voir :

<http://monde-nouveau.net/spip.php?>

[rubrique40&debut\\_articles\\_rubs=5#pagination\\_articles\\_rubs](http://monde-nouveau.net/spip.php?rubrique40&debut_articles_rubs=5#pagination_articles_rubs)

<sup>5</sup> C'est en fait un extrait de *La Science Moderne et l'Anarchie*.

la guerre dans son texte de 1912 ; non pas que celui-ci préfigurât en quoi que ce soit ses choix ultérieurs, mais savoir ce qu'il pensait *réellement* de la guerre permettra peut-être d'éclairer les motivations de son choix de soutenir la France contre l'Allemagne en 1916.

Kropotkine fait une analyse franchement matérialiste de la question ; il a aussi le mérite d'insérer le phénomène colonial dans le cadre d'une vision globale dans laquelle les projets de la haute finance et des gouvernements nationaux sont liés. L'Allemagne n'y tient pas le rôle du « méchant », comme dans le « Manifeste des Seize » ; elle apparaît plutôt comme un « second couteau » dans la concurrence à mort que se livrent les grandes puissances, voire même presque comme la victime de la puissance dominante du moment, l'Angleterre, qui fait tout pour la contenir dans ses limites territoriales, pour l'empêcher de jouer dans la cour des grands.

La guerre qui va éclater deux ans plus tard, qui a déjà failli éclater plusieurs fois est, dans l'esprit de Kropotkine, incontestablement une guerre inter-impérialiste, même s'il n'utilise pas le terme. Son texte est une description du contexte économique et politique qui va conduire à l'embrasement. La question coloniale n'y est que l'exportation hors du territoire européen des conflits qui opposent les États pour l'expansion de leur économie :

« Ce sont toujours des rivalités pour des marchés et pour le droit à l'exploitation des nations arriérées en industrie, qui sont la cause des guerres modernes <sup>6</sup>. »

Les pays dominés ne sont que des « nations arriérées en industrie » ; ils n'ont pas d'autre statut. Il n'y a rien chez Kropotkine qui laisse entendre qu'ils sont inférieurs. A aucun moment Kropotkine n'envisage, comme le font les socialistes français et allemands, la domination coloniale comme potentiellement positive pour les pays dominés <sup>7</sup>.

Il n'y a ni le cynisme des social-démocrates allemands qui considèrent que la colonisation apporte la « civilisation » aux populations dominées, ni les réserves faussement vertueuses de certains républicains et socialistes français partisans d'un colonialisme « humain » <sup>8</sup>. Grandes puissances et

<sup>6</sup> Kropotkine, *La Guerre*, 1912. Sauf indication contraire, les citations de ce chapitre sont extraites de ce texte de Kropotkine.

<sup>7</sup> La II<sup>e</sup> Internationale est parcourue de courants qui s'opposent sur la question coloniale. Au congrès de Paris, en 1900, la politique coloniale est condamnée d'une voix. En 1904 à Amsterdam une tendance voit dans la question coloniale un fait inévitable, voire nécessaire pour les socialistes. Après 1907 un courant voit dans la colonisation un fait civilisateur que les socialistes doivent assumer ; un autre courant condamne les pratiques coloniales mais reconnaît dans le fait un facteur de civilisation ; un troisième courant condamne le fait colonial dans son principe même.

pays dominés sont deux éléments intégrants du système capitaliste et étatique mondial, et sont en interrelation. Kropotkine s'attache à montrer que la domination sur les « nations arriérées en industrie » est un enjeu vital dans la concurrence que les pays développés se font pour la domination des marchés, mais il insiste également sur les effets pervers qu'elle produit sur la situation des classes laborieuses des pays industriels, en y développant la misère.

Une lettre que Kropotkine écrit à Marie Goldsmith le 23 février 1916 révèle encore un aspect pervers de la domination coloniale sur les travailleurs de la métropole. Il s'agit de l'intégration, dans le projet colonial, de nombreux travailleurs qui se laissent « gagner par la gangrène capitaliste ». Ce sont des gens qui aspirent à être « le menu fretin des fonctionnaires dans les colonies », à « prendre des positions privilégiées dans différents métiers en Afrique, en Asie, ou bien même chez les nations arriérées en Europe » : « ...combien d'ouvriers rêvent [de] devenir contremaîtres d'abord et entrepreneurs plus tard en pays conquis, soit par les armes, soit par des traités commerciaux imposés sous une menace de guerre. » Il se crée une véritable bureaucratie de fonctionnaires et de travailleurs coloniaux chez qui la propagande anticoloniale est impossible et qui contribuent à resserrer l'emprise de la métropole sur les pays dominés.

Il semble cependant que le révolutionnaire russe voie dans le phénomène colonial beaucoup plus une ouverture de marchés pour les produits manufacturés des pays industriels que l'accès aux produits bruts qui y sont extraits – sans que ce dernier point soit totalement écarté.

Les guerres ne sont pas faites pour la gloire, ni pour assouvir une quelconque volonté de pouvoir : elles sont le résultat des antagonismes économiques entre grandes puissances. Ainsi, les guerres que fit

---

<sup>8</sup> Discours de Jaurès pour l'Alliance française, Albi, 1884 : « ... Quand nous prenons possession d'un pays, nous devons amener avec nous la gloire de la France, et soyez sûrs qu'on lui fera bon accueil, car elle est pure autant que grande, toute pénétrée de justice et de bonté. Nous pouvons dire à ces peuples, sans les tromper, que jamais nous n'avons fait de mal à leurs frères volontairement : que les premiers nous avons étendu aux hommes de couleur la liberté des Blancs, et aboli l'esclavage [...] ; que là enfin où la France est établie, on l'aime, que là où elle n'a fait que passer, on la regrette ; que partout où sa lumière respandit, elle est bienfaisante ; que là où elle ne brille plus, elle a laissé derrière elle un long et doux crépuscule où les regards et les cœurs restent attachés. » Cette citation est caractéristique de l'opinion que pouvait avoir tout Français de l'époque. Cependant, le point de vue de Jaurès évoluera vers la critique la plus catégorique du colonialisme. Il s'opposera à la conquête du Maroc, ce qui lui vaudra d'être traité de pro-Allemand, puisque l'Allemagne a également des visées sur le Maroc. C'est une reconnaissance du pluralisme culturel qui est affirmée lorsqu'il se prononce à la Chambre, le 12 juin 1912, contre le traité de protectorat sur le Maroc.

l'Angleterre à la France après la Révolution eurent pour objectif de garantir aux monopolistes anglais leurs intérêts commerciaux. Ayant perdu le Canada et ses colonies dans les Indes, la France « obtint la permission en retour de se créer un empire colonial en Afrique (à condition de ne pas toucher à l'Égypte), et d'enrichir ses monopolistes en pillant les Arabes en Algérie »<sup>9</sup>. La colonisation française en Afrique du Nord est ainsi fondamentalement un pillage, tandis que pour Marx, les « bédouins » sont une « nation de voleurs » qui ont au fond tout à gagner de l'occupation française<sup>10</sup>.

Après que l'Allemagne eut développé son économie, celle-ci se mit sur les rangs dans la course aux colonies. Les industriels allemands comprirent « ce que Proudhon avait si bien démontré : que l'industriel ne parvient à sérieusement s'enrichir que si une bonne partie de ses produits est exportée dans des pays où ils peuvent être vendus à des prix auxquels ils ne pourraient jamais arriver dans le pays d'origine ». Dès lors, « toutes les couches sociales de l'Allemagne », celle des exploités, aussi bien que des exploités », tendirent à l'unification du pays, à la constitution d'une grande marine, à conquérir des ports dans la mer du Nord et l'Adriatique, et un jour, en Afrique et en Orient : « Un empire qui pourrait dicter la loi économique en Europe », dit Kropotkine. Pour cela, ajoute-t-il, « il fallait évidemment, briser la force de la France ». Là se trouve l'origine de la guerre de 1870. Par cette victoire remportée sur la France, « un empire Allemand, ce rêve des radicaux, des socialistes et des conservateurs allemands depuis 1848, fut enfin constitué, et il fit bientôt sentir et reconnaître sa puissance politique et son droit de dicter la loi en Europe »<sup>11</sup>.

Selon Kropotkine, l'expansion remarquable de l'économie allemande, qui augmenta de manière considérable sa productivité industrielle, poussa le bourgeois allemand à convoiter « de nouvelles sources d'enrichissement un peu partout : dans les plaines de la Pologne, dans les prairies de la Hongrie, sur les plateaux de l'Afrique et surtout autour de la ligne de Bagdad, – dans les riches vallées de l'Asie Mineure » :

« C'est donc des ports d'exportation et surtout des ports militaires, dans l'Adriatique méditerranéenne et dans celle de l'Océan Indien – le Golfe persan – ainsi que sur la côte africaine à Beïra et, plus tard, dans l'océan Pacifique, que cherchent maintenant à conquérir les brasseurs d'affaires coloniales allemands et leur fidèle serviteur – l'Empire germanique<sup>12</sup>. »

---

<sup>9</sup> Kropotkine, « La guerre », 1912.

<sup>10</sup> Marx, article pour *The Northern Star* du 20 janvier 1848.

<sup>11</sup> Kropotkine, « La guerre », 1912.

<sup>12</sup> *Ibid.*

Partout, l'Allemagne se heurte à l'Angleterre qui veille à conserver sa suprématie sur les mers et qui, pour cela, se cherche des alliés. En 1855 elle avait cassé le développement de la Russie comme puissance maritime avec l'aide de la Turquie et de la France<sup>13</sup> ; en 1900 elle avait lancé le Japon contre la flotte russe et son port militaire dans le Pacifique<sup>14</sup>. Aujourd'hui, dit Kropotkine, elle cherche à faire la même chose avec l'Allemagne : « Ce qui fait que nous vivons depuis deux années sur le qui-vive, en prévision d'une guerre colossale européenne qui peut éclater du jour au lendemain. »

Kropotkine semble rejoindre certains membres influents du parti social-démocrate allemand, comme Paul Lensch, qui pensait que l'Angleterre était l'ennemi à abattre. Le révolutionnaire russe avait parfaitement compris que la guerre russo-japonaise préfigurait les guerres modernes, d'une part par sa durée, d'autre part par les moyens, les forces engagées et les pertes. Plus de 2 millions d'hommes s'affrontent ; il y aura 156 000 morts et 280 000 blessés. La préfiguration des guerres modernes se révèle également par la logistique qui n'a plus rien à voir avec les guerres précédentes, les armements, les communications, le recours à des opérations maritimes et terrestres combinées complexes, etc. Manifestement, les stratèges français avaient bien moins compris ces évolutions que Kropotkine, puisqu'ils s'engagèrent dans le premier conflit du XX<sup>e</sup> siècle avec en tête les méthodes des guerres du XIX<sup>e</sup>.

Avec le développement de l'industrie dans des pays comme l'Autriche et l'Italie, on assiste également à de nouvelles revendications à la « curée en Afrique et en Asie ». « Le brigandage russe en Perse, le brigandage italien contre les Arabes du désert à Tripoli et le brigandage français au Maroc en sont la conséquence. » L'expansion coloniale est irréductiblement assimilée à du brigandage – point qui nous paraît important de souligner car Kropotkine se démarque singulièrement de Marx et Engels qui insistaient sur le rôle historiquement progressif de la colonisation, que ce soit celle des Français en Afrique du Nord ou des Britanniques en Inde.

C'est ainsi que, au moment même où Marx écrivait le *Manifeste*, il était beaucoup question de l'Algérie et de l'émir Abdelkader. Sa défaite par les troupes françaises est un « progrès de la civilisation » puisque la conquête du pays par la France participe de la victoire de la civilisation, c'est-à-dire du développement des forces productives, sur les peuples arriérés : « Si nous pouvons regretter que la liberté des bédouins du désert ait été

---

<sup>13</sup> Allusion à la guerre de Crimée (1853-1856) qui fut une guerre menée par une coalition comprenant l'Empire ottoman, le Royaume-Uni, l'Empire français et le royaume de Sardaigne contre la Russie impériale.

<sup>14</sup> Un traité avait été signé le 30 janvier 1902 entre le Japon et l'Angleterre, cette dernière voulant empêcher l'expansion russe sur les côtes du Pacifique. La guerre russo-japonaise (8 février 1904-5 septembre 1905) opposa la Russie impériale et l'Empire japonais.

détruite, nous ne devons pas oublier que ces mêmes bédouins étaient une nation de voleurs<sup>15</sup>. »

Marx estime que l'Angleterre est à l'origine de « la seule révolution sociale qui ait jamais eu lieu en Asie »<sup>16</sup>. Quant à l'Inde, il écrit que, « quels qu'aient été ses crimes, l'Angleterre a été l'instrument inconscient de l'histoire en menant à bien cette révolution »<sup>17</sup>. L'Inde était pour Marx « une proie vouée à la conquête » qui « ne pouvait donc échapper au destin d'être conquise, et toute son histoire, si histoire il y a, est celle des conquêtes successives qu'elle a subies. La société indienne n'a pas d'histoire du tout, du moins pas d'histoire connue »<sup>18</sup> – un point de vue que ne partage pas du tout Bakounine.

On voit que c'est presque avec l'aval de Marx que l'Allemagne et, indirectement, la social-démocratie allemande, se lancent dans la conquête de colonies.

Rien de tel chez Kropotkine : c'est un « consortium de brigands » qui a permis à la France de s'emparer du Maroc ; à l'Angleterre de s'emparer de l'Égypte ; aux Italiens de « s'emparer d'une partie de l'empire ottoman pour empêcher qu'il ne soit saisi par l'Allemagne » ; à la Russie de saisir la Perse septentrionale afin que les Anglais « puissent s'emparer d'un bon morceau sur les bords du golfe Persan, avant que le chemin de fer allemand n'y soit arrivé ! »

« Et pour cela les Italiens massacrent ignoblement les Arabes inoffensifs et les sicaires du Tzar pendent les patriotes persans qui voulaient régénérer leur patrie par un peu de liberté politique. »

Le 23 avril 1911, l'armée française était intervenue au Maroc, provoquant une réaction vigoureuse de l'Allemagne qui avait des visées sur le pays. Le 1<sup>er</sup> juillet : un cuirassé allemand se présente dans le port d'Agadir pour protester contre l'intervention française. L'Allemagne n'a pas de colonies et entend se mettre sur les rangs, malgré son retard par rapport à la France et la Grande-Bretagne. Elle avait des vues sur le Maroc, convoité également par la France qui occupait déjà l'Algérie. Aux termes d'un accord entre la Grande-Bretagne et la France signé en 1904, dit d'Entente cordiale, la France laisse les mains libres à la Grande-Bretagne en Égypte et peut en contrepartie instaurer un protectorat au Maroc. Guillaume II, qui veut

---

<sup>15</sup> *The Northern Star* du 20 janvier 1848.

<sup>16</sup> K. Marx, « Chroniques anglaises », 1852-1854, in Œuvres, IV, Politique I, Paris Gallimard, La Pléiade, pp. 719-720.

<sup>17</sup> K. Marx, *op. cit.*

<sup>18</sup> « Les Résultats éventuels de la domination britannique en Inde », in *Du colonialisme en Asie. Inde, Perse, Afghanistan, juillet 1853*. Mille et une nuits, Paris, 2002, édition établie par et postface de Gérard Filoche. pp. 43-44.

participer au dépeçage, rencontre à Tanger le sultan Moulay al-Aziz, ce qui irrite Anglais et Français. En 1906, à la conférence internationale d'Algésiras, l'Allemagne se voit reconnaître des droits sur le Maroc, mais la France et l'Espagne y obtiennent des droits en matière de police et de banque.

En mars 1911, le sultan est menacé par une révolte et demande l'aide de la France ; le mois suivant, les Français occupent Rabat, Fès et Meknès, ce qui est interprété comme une violation des accords d'Algésiras par l'Allemagne. Cette dernière envoie dans la baie d'Agadir une canonnière, bientôt remplacée par un croiseur. L'Angleterre soutient fermement la France, qui menace l'Allemagne d'une guerre. Les deux pays décident de négocier : l'Allemagne abandonne ses prétentions sur le Maroc mais obtient 272 000 km<sup>2</sup> de territoires en Afrique équatoriale. Un traité est signé le 4 novembre 1911. La France se voit attribuer le Maroc, la Grande-Bretagne l'Égypte. En mars 1912, la France impose au sultan du Maroc un « protectorat ».

L'affaire du Maroc a montré la solidité de l'alliance avec la Grande-Bretagne ; c'est en outre la première fois depuis 1870 que la France s'oppose militairement, avec succès, à l'Allemagne. La « victoire » de la France est toutefois relative, dans la mesure où l'Allemagne gagne d'immenses territoires en Afrique. L'affaire du Maroc est particulièrement intéressante pour notre propos car elle est révélatrice de l'attitude de la social-démocratie allemande. La direction du parti se montra, pendant cette période, délibérément passive. Hermann Molkenbuhr, qui était secrétaire du parti, ne fit aucune démarche auprès du Bureau socialiste international de Bruxelles, de crainte qu'une dénonciation de l'impérialisme allemand ne nuise au parti, *qui était en pleine campagne électorale*. La prudence du parti, soucieux de ne pas affronter le nationalisme allemand, fit que 110 députés entrèrent au Reichstag – *ceux-là mêmes qui votèrent les crédits de guerre en août 1914...*

Le 29 septembre 1911, l'Italie déclare la guerre à la Turquie : 100 000 hommes sont mobilisés. Des opérations militaires italiennes ont lieu en Tripolitaine. Les 3-5 octobre, la flotte italienne bombarde les côtes de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque<sup>19</sup>. Les Italiens prennent Tripoli. Le 20 octobre, les Italiens prennent Benghazi. Le 23 octobre, les Turcs et les Arabes attaquent les Italiens dans l'oasis de Benghazi : il y eut de lourdes pertes parmi les *bersaglieri*. Le 4 novembre l'armée ottomane est défaite par l'Italie.

Le 19 août 1911, un accord germano-russe est signé sur le partage d'influence en Perse et sur le chemin de fer de Bagdad. Ce chemin de fer (dénommé « Berlin-Bagdad » par la presse française et anglaise) est un projet de longue date de l'Allemagne, qui était liée par des accords avec

---

<sup>19</sup> La Tripolitaine et la Cyrénaïque, en Libye, faisaient partie de l'Empire ottoman.

l'Empire ottoman. Sa construction commença en 1903 et ne fut terminée qu'en 1940.

Une révolution eut lieu en Perse entre 1905 et 1911 qui aboutit le 5 août 1906 à la formation d'un régime parlementaire avec une constitution écrite. Profitant des oppositions internes, la Russie et la Grande-Bretagne s'entendirent pour partager leurs sphères d'influence en Perse. Le gouvernement iranien fut informé de ce pacte le 7 septembre 1907 par les ambassadeurs russe et britannique. La révolution constitutionnelle se heurta à l'opposition féroce du shah, soutenu par la Grande-Bretagne et la Russie. *Il n'est pas exagéré de dire que les conséquences du sabotage de la révolution démocratique en Iran se font encore sentir aujourd'hui.* Un colonel russe, Liakhoff, se trouvait à la tête de la garde du shah constituée de 1 000 cosaques, et joua un rôle déterminant dans la répression contre les Constitutionnalistes.

« Bien qu'il fût un officier russe, portant l'uniforme russe et recevant sa solde de son gouvernement, le Cabinet russe, face aux critiques formulées par les Britanniques et les Européens pour le rôle qu'il avait joué, promptement nia à la fois sa responsabilité et la connaissance qu'il avait de ses actes, affirmant qu'il était entièrement sous les ordres du shah. De nombreuses preuves avaient toutefois été apportées montrant qu'en planifiant et en mettant en œuvre la destruction des Medjlis [assemblées législatives] et de la Constitution, Liakhoff réalisait les dessins du prétendu « parti avancé », une clique réactionnaire qui entourait le tsar à Saint-Pétersbourg et dont Mons. De Hartwig, Ministre russe à Téhéran, était un exemple frappant<sup>20</sup>. »

Dans « La Guerre », Kropotkine se réfère au cadre international défini par les alliances qui étaient alors en place, notamment l'« Entente cordiale », signée le 8 avril 1904, qui avait considérablement modifié les équilibres prévalant jusqu'alors. Après la guerre de 1870-1871, la France s'était trouvée complètement isolée. Le chancelier Bismarck, soucieux qu'elle ne se mette pas en position de réclamer une revanche, avait veillé au grain. La Grande-Bretagne était restée à l'écart, n'intervenant que très peu dans les affaires du continent.

C'est la montée en puissance de l'Allemagne, évoquée par Kropotkine dans « La Guerre », qui poussa les Britanniques à sortir de leur isolement. Des contacts avaient été pris dès le début des années 1880 mais n'avaient pas abouti, faute de trouver un accord sur le partage de l'Afrique. Les contacts reprurent à trois reprises entre 1898 et 1901. Le nouveau roi

<sup>20</sup> *The Strangling of Persia*, W. Morgan Shuster, The Century Co., 1912.

Édouard II rompit les négociations qui étaient alors engagées avec Berlin et relança l'idée d'une alliance avec la France. La guerre russo-japonaise faillit tout remettre en question, car la France, qui tentait de se rapprocher de la Grande-Bretagne, était alliée avec la Russie tandis que la Grande-Bretagne, qui venait de signer un traité d'alliance avec le Japon, poussait celui-ci à attaquer la Russie.

Pour éviter toute confrontation, la France et la Grande-Bretagne engagèrent une négociation afin de régler leurs différends en Afrique, dans les Amériques, en Asie et dans le Pacifique. C'est ainsi que fut signé le 8 avril 1904 le traité dit d'« Entente cordiale », qui suscita beaucoup de scepticisme, mais qui révéla en fin de compte la capacité des deux parties à respecter leurs engagements. La question n'est pas minime puisque dix ans plus tard la Grande-Bretagne soutiendra la France lorsque éclata la Première guerre mondiale.

La mainmise européenne sur les pays qu'on n'appelle pas encore du « tiers monde » ne se fait pas seulement par des opérations militaires. Kropotkine évoque une autre manière, beaucoup plus efficace : le contrôle financier de ces pays. Les banquiers prêtent de l'argent à des États qui s'endettent et se montrent incapables de rembourser. Les banquiers ajoutent alors les arriérés de l'intérêt et de l'amortissement au principal de l'emprunt. La description que fait Kropotkine est remarquable en ce sens que ce mécanisme de domination n'a absolument pas changé aujourd'hui : « Plus les finances de l'État débiteur vont mal, plus insensées sont les dépenses de ses chefs – et plus volontiers on lui offre de nouveaux emprunts. Après quoi les banquiers s'érigent un jour en “consortium” pour mettre la main sur tels impôts, telles douanes, telles lignes de chemin de fer. » C'est ainsi que les financiers ont ruiné et fait annexer l'Égypte par l'Angleterre. Ce fut la même chose pour la Turquie, ainsi que pour la Grèce, « qu'un groupe de financiers poussa à la guerre contre la Turquie, pour s'emparer ensuite d'une partie des revenus de la Grèce vaincue ». C'est encore ainsi que la haute finance de l'Angleterre et des États-Unis procéda avec le Japon. Kropotkine commente : « Là où les naïfs croient découvrir de profondes causes politiques, ou bien des haines nationales, il n'y a que les complots tramés par les flibustiers de la finance. Ceux-ci exploitent tout : rivalités politiques et économiques, inimitiés nationales, traditions diplomatiques et conflits religieux. » Partout, on retrouve les mêmes banques, ce que Kropotkine appelle la « haute pègre de la finance » dont il dit qu'elle est « un produit de l'État, – un attribut essentiel de l'État », qui fournit le cadre institutionnel et les garanties nécessaires à son activité. Le révolutionnaire russe rejoint en somme le point de vue de Marx, pour qui l'État est le conseil d'administration des affaires communes de la bourgeoisie. L'industrie d'armement joue également un rôle déterminant. En ce moment, dit Kropotkine – nous sommes en 1912 – des millions

d'hommes travaillent dans les usines d'armements dont les propriétaires « ont tout intérêt à préparer des guerres et à maintenir la crainte de guerres prêtes à éclater ». Il s'agit rien moins que du « complexe militaro-industriel » dénoncé bien plus tard par le général Eisenhower... Des marchands anglais fournissent ainsi des armes aux Matabélés<sup>21</sup> en révolte contre les Anglais ; des marchands français fournissent en armes, en canons, en munitions les Boers d'Afrique du Sud. Les tribus de l'Arabie se fournissent en armes chez des marchands anglais, « ce qui amènera des soulèvements de tribus, le pillage de quelques marchands et – l'intervention anglaise, pour “rétablir l'ordre” et faire quelque nouvelle “annexion” ».

Kropotkine avait été très choqué par la guerre de l'Angleterre contre les Boers, pour lui « la plus injuste qui eut jamais lieu ». Cette guerre illustre parfaitement l'analyse du révolutionnaire russe : ce fut un massacre au profit d'une poignée de capitalistes.

L'or anglais permit aux Japonais de détruire « le pouvoir maritime naissant de la Russie dans l'Océan Pacifique ». Ce qui n'empêchait pas, précise Kropotkine, les compagnies minières du Pays de Galles de vendre à haut prix 300 000 tonnes de charbon aux Russes pour leur flotte du Pacifique. On gagne sur les deux tableaux. Il va de soi que les capitalistes qui placent leur argent dans les entreprises travaillant pour la guerre ont intérêt à « maintenir toujours des bruits de guerre », à « pousser sans cesse aux armements », à « semer, s'il le faut, la panique ».

La « grande presse », et en particulier la presse illustrée, joue un rôle décisif dans le réveil des ardeurs patriotiques lorsque la perspective de guerre diminue. Kropotkine n'est pas tendre contre celle qu'il appelle « la grande prostituée », qui s'efforce de « préparer les esprits à de nouvelles guerres, précipiter celles qui sont probables ». « En général, plus nous avançons dans notre civilisation bourgeoise étatiste, plus la presse, cessant d'être l'expression de ce qu'on appelle l'opinion publique, s'applique à fabriquer elle-même l'opinion par les procédés les plus infâmes. La presse, dans tous les grands États, c'est déjà deux ou trois syndicats de brasseurs d'affaires financières qui font l'opinion qu'il leur faut dans l'intérêt de leurs entreprises. Les grands journaux leur appartiennent et le reste ne compte pas. » Là encore, ce que décrit Kropotkine reste d'une étonnante actualité.

Le texte que Kropotkine écrivit en 1912 montre qu'il savait parfaitement à quoi s'en tenir concernant la guerre moderne dont il fait une description stupéfiante. Une guerre, dit-il, ce n'est pas seulement une bataille, comme celle de Gravelotte, du Potomak et de Borodino<sup>22</sup>. Aujourd'hui, les batailles

---

<sup>21</sup> Les Matabélés, ou Ndébélés sont un peuple de l'Afrique du Sud de l'ethnie des Ngunis.

<sup>22</sup> Gravelotte. – La bataille de Saint-Privat (appellation française) ou bataille de Gravelotte (appellation allemande) – défaite française – s'est déroulée le 18 août 1870 lors de la guerre franco-prussienne, à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Metz. L'expression « Ça tombe comme à Gravelotte », pour désigner

se font sur un front de cinquante, soixante kilomètres et durent sept jours comme à Liao-Yang<sup>23</sup>, dix jours comme à Moukden<sup>24</sup>, avec des pertes de 150 000 hommes.

« Les ravages faits par les obus, lancés avec précision par des batteries placées à cinq, six, sept kilomètres, et dont on ne peut même pas découvrir la position, grâce à la poudre sans fumée, sont inouïs. Lorsque le feu de plusieurs cents bouches à feu est concentré sur un carré d'un kilomètre de côté (comme on le fait aujourd'hui), il ne reste pas un espace de dix mètres carrés qui n'ait reçu son obus, pas un buisson qui n'ait été rasé par les monstres hurlants envoyés on ne sait d'où. La folie s'empare des soldats, après sept ou huit jours de ce feu terrible, et lorsque les colonnes des assaillants arrivent jusqu'aux tranchées ennemies, alors la lutte s'engage corps à corps entre les combattants. Après s'être lancé mutuellement des grenades à la main et des morceaux de pyroxiline<sup>25</sup> (deux morceaux de pyroxiline, liés entre eux par une ficelle étaient employés comme une fronde), les soldats russes et japonais se roulaient dans les tranchées de Port-Arthur comme des bêtes féroces, se frappant de la crosse du fusil, du couteau, des dents... »

---

une pluie drue est une allusion aux tirs d'artillerie très nourris des deux armées pendant la bataille.

Potomac. – Kropotkine veut sans doute parler de la bataille de Gettysburg (2 juillet 1863) lors de laquelle se distingua l'armée du Potomac.

Bataille de Borodino, ou de la Moskova, gagnée par Napoléon le 7 septembre 1812. Elle fut la plus sanglante bataille de la campagne de Russie, lors de laquelle s'affrontèrent plus de 250 000 hommes. Les pertes s'élevèrent à 75 000 hommes.

<sup>23</sup> A propos de la bataille de Liao-Yang (24 août-3 septembre 1904), les commentateurs de l'époque soulignèrent l'ampleur des pertes humaines qu'elle provoqua. Les commentateurs américains évoquèrent la Guerre civile : « Aucun combat aussi féroce, aussi soutenu et aussi sanglant n'a été connu depuis que les armées de Grant et de Lee s'affrontèrent dans leur mortel corps-à-corps dans les étendues sauvages de la Guerre civile. » Sidney Tyler, *The Japan-Russia War: An Illustrated History of the War in the Far East* (Philadelphia, PA, P.W. Ziegler Company, 1905), p. 282.

<sup>24</sup> La bataille de Moukden (20 février 1905-10 mars 1905), en Mandchourie, fut une des grandes batailles terrestres de la guerre russo-japonaise. 276 000 soldats russes affrontèrent 270 000 soldats japonais. Il y eut 60 000 morts et blessés russes, 70 000 morts et blessés japonais.

<sup>25</sup> La pyroxiline est une substance explosive obtenue en trempant des fibres végétales dans de l'acide nitro-sulfurique.

En 1912, Kropotkine décrit ce que seront les batailles de la Première guerre mondiale alors même que l'état-major de l'armée française en est encore à imaginer des stratégies qui se rapprochent de celles des guerres napoléoniennes, avec des soldats en pantalon rouge chargeant en ligne. Or l'énormité des effectifs et l'énormité des moyens matériels en jeu firent qu'à un moment, les deux armées face à face, incapables d'avancer ni dans un sens ni dans l'autre, durent s'enterrer pour conserver leurs positions. C'est cette guerre de tranchées que Kropotkine décrit dans « La Guerre », sur la base des informations qu'il a eues sur le déroulement de guerres qui eurent lieu peu avant dans d'autres parties du monde. Kropotkine, qui en savait manifestement plus que l'état-major français, conclut sa description en disant que « les travailleurs occidentaux ne se doutent même pas de ce terrible retour à la plus affreuse sauvagerie que représente la guerre moderne, et les bourgeois qui le savent se gardent bien de le leur dire ». On peut avoir une idée de la manipulation de l'opinion faite par la presse française, la « grande prostituée », dans un article de *l'Intransigeant* du 16 août 1914 qui s'efforce de minimiser l'horreur de la guerre : « Les shrapnells éclatent mollement et tombent en pluie inoffensive. Le tir est très mal réglé. Quant aux balles, elles ne sont pas très dangereuses. Elles traversent les chairs de part en part, sans faire aucune déchirure. » On a certes du mal à croire que des lecteurs aient pu avaler de telles âneries, mais il est évident que l'auteur de l'article veut délibérément manipuler l'opinion. On est très proche des manipulations de la presse internationale concernant les « frappes chirurgicales » lors de la guerre du Golfe en 1991. A travers le temps, la « Grande prostituée » reste égale à elle-même. Mais la guerre, c'est aussi la destruction « sur une échelle colossale, du travail humain » : non seulement le matériel de guerre, mais « les choses les plus nécessaires pour la vie de tous les jours ». Le travail de millions d'hommes pendant des dizaines d'années est détruit en quelques mois. La simple perspective de guerre provoque la spéculation sur les produits de première nécessité : « Chacun de nous en ressentons les effets dans les moindres détails de notre vie. » Kropotkine s'attache à montrer les conséquences, au sein même des grandes puissances, des conflits d'intérêt pour le partage des colonies. En 1911, il y eut une augmentation extraordinaire des exportations anglaises que rien ne laissait prévoir.

D'immenses commandes venaient du continent en prévision d'une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne. Les gros financiers profitèrent de cette circonstance. La hausse des prix frappa toutes les denrées. « Et maintenant, il suffira que les gros spéculateurs coloniaux de l'Angleterre et de l'Allemagne arrivent à un arrangement concernant leurs parts dans le partage de l'Afrique orientale, – qu'ils s'entendent sur “les sphères d'influence” en Asie, c'est-à-dire sur les conquêtes prochaines » et cette flambée de spéculation s'arrêtera. C'est ce qui se passa. En Angleterre, la réduction consécutive à cette arrangement fit que les compagnies de

charbonnages et les lords du coton se trouvaient avec des excédents de stocks, ce qui les incitait à pousser les ouvriers à la grève. Pour Kropotkine, la politique des États modernes se réduit aux choix que prendront les milieux privilégiés, eux-mêmes plus ou moins soutenus par ces États. Là encore, les protagonistes réels du conflit qui se prépare sont l'Angleterre et l'Allemagne.

L'irruption de l'Allemagne dans l'arène internationale produit une rupture dans les équilibres jusqu'alors existants : « ... il est évident que l'entrée dans l'arène économique d'un aussi puissant producteur qu'est l'Allemagne moderne, avec ses écoles, son éducation technique répandue à pleines mains dans le peuple, son entrain juvénile et les capacités d'organisation de son peuple, devait changer les rapports entre nations. » Un « ajustement des forces » était nécessaire, mais impossible parce qu'il était entravé par les privilèges et les monopoles en place. Les choix politiques sont constamment conditionnés aux choix que prendra « le Syndicat des banquiers de Paris, de Vienne, de Londres ». C'est la finance qui fait et défait les ministères. Les rapports internationaux se réduisent aux décisions que prendront en dernière analyse la finance. « Ainsi l'état des forces mises en jeu est donné par le degré de développement technique des diverses nations, à un certain moment de l'histoire. Mais l'usage qui sera fait de ces forces, dépend entièrement de l'état d'asservissement à son gouvernement et à la forme étatiste d'organisation, auquel les populations se sont laissé réduire. » L'État est une organisation développée spécialement pour enrichir les riches et « absorber tous les progrès au profit des classes privilégiées ». Aucune issue vers l'harmonie, le bien-être et une « nouvelle efflorescence d'une civilisation libertaire » n'est possible dans le cadre des États. L'intérêt de « La Guerre » est que le texte montre que Kropotkine savait, bien avant le conflit de 14-18, très précisément comment se passerait la guerre qui était en train de se préparer ; les positions qu'il adopta en 1916 furent prises en parfaite connaissance de cause. Il faut donc s'interroger sur les raisons qui ont motivé son choix.

### **1916, Un tournant dans la guerre**

Au début de 1916, le commandement allemand décide d'engager une grande bataille à l'issue de laquelle il pense que l'armée française va s'effondrer. Il décide d'attaquer Verdun, que les Français vont défendre coûte que coûte, pour des raisons stratégiques – c'est la voie qui mène à Paris – et symboliques.

Les Allemands disposent d'un avantage en termes de transports ferroviaires pour approvisionner leur armée, et d'une supériorité en artillerie. Le général Falkenhayn décide de porter un coup fatal à l'armée française : « Les forces de la France seront saignées à mort... que nous

atteignons notre objectif ou non », dit-il. L'attaque allemande commence le 21 février avec trois corps d'armée après une violente préparation d'artillerie. Les deux divisions françaises qui défendent les seize kilomètres de la première ligne sont submergées. Philippe Pétain, qui commande la II<sup>e</sup> armée française, organise la riposte. En 24 heures 6 000 camions amènent des renforts sur le front. L'attaque allemande est repoussée.

Le 6 mars, les Allemands lancent une nouvelle attaque, elle aussi repoussée. 700 000 hommes, Français et Allemands, tombent sur le champ de bataille, pour aucun gain territorial, ni d'un côté, ni de l'autre.

Il est clair maintenant que la guerre durera longtemps. Ses effets sur la population civile sont difficilement supportables. En outre, les atrocités commises par les Allemands dans la partie de la France occupée et en Belgique<sup>26</sup> ont traumatisé la population. Le commandement allemand sent qu'il faut débloquer la situation. *Un quart du territoire français* est occupé et aucun signe que la situation allait s'améliorer. Pour Kropotkine, il n'y avait aucun doute que le gouvernement allemand entendait tout simplement annexer la Belgique et le Nord de la France, ce que les dirigeants socialistes allemands reconnaîtront d'ailleurs eux mêmes.

C'est dans ce contexte que quelques anarchistes signent, en mars 1916, le Manifeste des Seize. La date n'est pas fortuite. Ce n'est pas un hasard si les quinze signataires faisaient partie des plus anciens du mouvement : mieux que les jeunes, ils connaissaient l'histoire et avaient en mémoire les faits de la précédente guerre, celle de 1870. Plus que les jeunes militants, ils se méfiaient des dirigeants de la social-démocratie allemande.

Alors même que le *Manifeste des Seize* reflétait des positions extrêmement minoritaires, il allait diviser profondément le mouvement libertaire français. La qualité même de ses signataires, et en particulier Kropotkine, y fut pour quelque chose.

1916 marque un tournant en Allemagne même. L'appareil militaire, au contraire de ce qui se passait en France, était en train de s'autonomiser par rapport au pouvoir civil. En France, la tendance à la domination du militaire sur le civil est bien apparue au début de la guerre, mais le pouvoir politique a réussi à reprendre le contrôle, grâce à la prégnance de la tradition républicaine et parlementaire.

De Gaulle, prisonnier de guerre en 1917, déclara que l'Allemagne perdrait la guerre parce que les généraux n'obéissaient plus au pouvoir civil. En Allemagne, les généraux Hindenburg et Ludendorff exercèrent, à partir d'août 1916, une quasi-dictature et concentrèrent entre leurs mains des responsabilités politiques que les généraux français n'ont jamais assumées. Une bureaucratie militaire s'instaura qui accaparait l'essentiel des décisions politiques. Cela conduisit l'état-major allemand à des comportements

<sup>26</sup> Le 4 août 1914 un million de soldats allemands occupent la Belgique.

autistes : à la fin de la guerre, Ludendorff donnait des ordres à des divisions qui n'existaient plus.

Si l'Allemagne avait gagné la guerre, il ne fait pas de doute qu'une dictature militaire terrible aurait régné sur le pays – et sur toute l'Europe. Kropotkine, plus que tout autre, en avait conscience. Au sein du mouvement libertaire, le débat était de savoir :

- S'il fallait refuser de prendre position, garder un point de vue de principe internationaliste et, dans l'éventualité d'une victoire allemande, reprendre la lutte révolutionnaire ;

- Si la victoire allemande, instaurant une dictature militaire sur toute l'Europe, allait bloquer pour un temps indéfini toute possibilité de lutte révolutionnaire.

Le nœud du problème était l'attitude du prolétariat allemand en cas de victoire du Reich. Kropotkine était extrêmement sceptique sur les positions que pourrait prendre la direction du parti social-démocrate allemand, dont il avait eu trop de preuves qu'elle ne remettrait pas en cause l'ordre établi en Allemagne.

# Le Manifeste des Seize

Kropotkine et quelques anarchistes de l'époque considéraient que l'Allemagne était l'agresseur, constat confirmé d'une certaine manière par l'occupation de la Belgique, du quart de la France et d'une grande partie de la Russie d'Europe. L'Allemagne était vue comme le modèle de l'étatisme et du militarisme, tandis que la France était la patrie de la révolution de 1789. Une victoire allemande aurait donc été une immense régression pour l'Europe tout entière. Ce courant, qualifié de « défensiste » rédigea un manifeste connu sous le nom de « Manifeste des Seize » qui suscita un grand émoi dans le mouvement libertaire, mais qui n'eut bien entendu, aucune influence réelle sur le déroulement ultérieur de la guerre – un point sur lequel les signataires auraient dû réfléchir.

On retrouve dans le « Manifeste des Seize » beaucoup d'éléments de la lettre à August Steffen<sup>27</sup>. Il faut souligner cependant une différence importante avec le texte intitulé « La Guerre » que Kropotkine avait écrit en 1912 : l'Allemagne n'est plus désormais un « second couteau » dans les rapports inter-impérialistes, elle est un acteur majeur.

Signé le 28 février 1916, le Manifeste fut publié le 14 mars 1916 dans le quotidien syndicaliste *La Bataille*. Kropotkine désignait ce texte sous l'appellation de « Projet de déclaration sur la "paix" ». Dans le numéro du 14 avril 1916 de *La libre Fédération* de Lausanne, une centaine d'adhésions nouvelles se manifestèrent qui « émanaient de camarades français, italiens (les plus nombreux), quelques-uns de Suisse, d'Angleterre, de Belgique et du Portugal. Certaines étaient suivies de ces deux mots curieux : « Aux Armées »<sup>28</sup>, selon Hem Day<sup>29</sup>.

Les anarchistes « orthodoxes », ou internationalistes, étaient incontestablement majoritaires et considéraient la guerre du seul point de vue des principes, qui ne pouvaient pas être contestés : la guerre était l'aboutissement du système capitaliste et de l'État. Les anarchistes étant opposés à l'un et à l'autre, remettre en cause le principe de l'opposition à toute guerre n'était pas envisageable : elle était un « règlement de comptes

---

<sup>27</sup> Maurice Laisant écrit que le « Manifeste des Seize » fut rédigé « à l'instigation de Jean Grave ». Michaël Confino écrit à ce sujet : « Kropotkine indique [...] (lettre du 8 février 1916) que ce fut lui qui rédigea le Manifeste des Seize, puis le soumit, pour amendements et approbation, aux autres signataires. » (« Anarchisme et internationalisme. Autour du Manifeste des Seize. Correspondance inédite de Pierre Kropotkine et de Marie Goldsmith, janvier-mars 1916. » *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1981, vol. 22, n° 22-2-3.)

<sup>28</sup> Cela signifiait que le signataire était sous les drapeaux.

<sup>29</sup> « Les anarchistes et la Guerre mondiale. » Source : *Encyclopédie anarchiste*.

entre larrons impérialistes » et peu importait qui était l'agresseur ou l'agressé, le vainqueur ou le vaincu. Seule importait la lutte contre le militarisme, le patriotisme et pour la révolution sociale.

Les signataires du « Manifeste des Seize » opposaient à l'orthodoxie stricte de la majorité du mouvement anarchiste une vision relativiste de la situation. Cela apparaît très clairement dans un texte de Jean Grave paru en septembre 1922. Grave affirme que lui et ses amis sont parfaitement internationalistes et que « jusqu'à la déclaration de la guerre » ils ont combattu le militarisme : « mes camarades et moi, nous pouvons nous vanter d'avoir mené cette campagne mieux que qui ce soit », dit-il. Jean Grave ajoute une chose curieuse ; leur seul tort est « d'avoir raisonné comme si les anarchistes devaient être maîtres des événements ». Cela signifie-t-il que les signataires pensaient que le « Manifeste des Seize » allait réellement influencer sur le cours de la guerre ?

Grave reconnaît que d'un point de vue abstrait, « un gouvernement vaut l'autre ». Mais dans la pratique ce raisonnement ne tient pas. Sous certains gouvernements, « au prix de quelques mois de prison, de quelques tracasseries, la propagande de nos idées est possible ». Sous d'autres gouvernements, elle est impossible. Jean Grave pose donc la question : « Sous prétexte que nous ne voulons aucun gouvernement, faut-il en conclure que s'il se présentait une tentative de nous imposer un régime comme celui du tsarisme par exemple, les anarchistes devraient se croiser les bras et laisser faire ? » Là se trouve peut-être la ligne de clivage entre anarchistes orthodoxes et signataires du « Manifeste des Seize ». Pour Grave, « on ne parvient à augmenter la somme de liberté dont on jouit, qu'à condition de savoir défendre celles qu'on possède déjà ». Selon Grave, la victoire allemande aurait été, « pour un siècle au moins », la mort de toute idée d'émancipation dans toute l'Europe : « Cela, pour moi et mes co-signataires, était indéniable ». La question est de savoir si Grave avait raison.

Selon le Manifeste, le peuple allemand s'est laissé tromper en 1914 : il croyait réellement défendre son territoire. Mais les travailleurs allemands devraient avoir compris maintenant que les plans d'invasion de la France, de la Belgique, de la Russie, avaient été préparés de longue date : « maintenant, après vingt mois de guerre et de pertes effroyables, ils devraient bien s'apercevoir que les conquêtes faites par l'armée allemande ne pourront être maintenues ». Il revient donc aux travailleurs allemands de reconnaître qu'ils ont été trompés ; il leur faut refuser toute annexion ou toute idée d'indemnité de guerre au profit de l'Allemagne, et admettre en revanche que l'Allemagne doit « réparer les dégâts matériels causés par les envahisseurs chez leurs voisins ». C'est à ces conditions, dit le « Manifeste », qu'« il pourrait y avoir un terrain d'entente pour un commencement de discussion concernant la paix ».

« Malheureusement, on ne voit pas, jusqu'à présent, des symptômes du réveil, dans ce sens, du peuple allemand. » D'autant moins qu'au moment même où le « Manifeste des Seize » est rédigé, la France est en très mauvaise posture. Il est à peu près certain que ses rédacteurs pensent alors que la France est en train de perdre la guerre : en témoigne le fait qu'il y est dit que les Allemands ne doivent pas *réclamer* d'indemnité de guerre.

A peu près un an avant la rédaction du « Manifeste des Seize », du 5 au 8 septembre 1915, avait eu lieu à Zimmerwald, en Suisse, une conférence rassemblant des socialistes opposés aux partis officiels, attachés à l'internationalisme et opposés au nationalisme et au chauvinisme. Trente-huit délégués de différents pays d'Europe étaient rassemblés : suisses, suédois, norvégiens, néerlandais, polonais, roumains, allemands, français, russes, italiens, britanniques, bulgares, ainsi que des représentants du Bund, l'organisation socialiste des travailleurs juifs en Europe de l'Est.

Il est significatif que pratiquement dès le début du « Manifeste des Seize », celui-ci s'évertue à disqualifier la conférence de Zimmerwald : « On a parlé de la conférence de Zimmerwald, mais il a manqué à cette conférence l'essentiel : la représentation des travailleurs allemands. » C'est absolument faux. Le SPD, parti socialiste officiel en Allemagne, n'a pas été invité – pas plus que la SFIO française – à cause de leur soutien à la guerre. Cependant, il y eut des représentants allemands à la conférence : Adolf Hoffmann et Georg Ledebour.

Soulignons que l'un d'eux, Ledebour, s'était systématiquement opposé, avant la guerre, aux propositions faites par la CGT d'envisager une action commune en cas de déclenchement des hostilités entre les deux pays. En outre, Ledebour avait fait partie en 1913 d'une délégation d'« hommes de confiance » de tous les partis du Reich à qui le ministre allemand de la Guerre avait fait accepter le vote d'un crédit de guerre exceptionnel afin d'accélérer le réarmement. A la même époque, les socialistes allemands assuraient leurs naïfs homologues français que *jamaïs* l'Allemagne n'attaquerait la France. Bebel, qui faisait partie de la délégation social-démocrate, accepta le projet du ministre de la Guerre sous réserve de quelques concessions de forme. Ledebour était sans doute l'un des dirigeants social-démocrates allemands les moins qualifiés pour participer à la conférence de Zimmerwald – ce que Kropotkine ne devait pas ignorer.

En fait, Kropotkine est persuadé que les « zimmerwaldiens » sont pro-allemands : l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Alliés lui fait dire : « ... c'est une preuve que les neutres ne croient plus à la victoire de l'Allemagne, dont les Zimmerwaldiens voulaient nous persuader »<sup>30</sup>. Kropotkine semble penser que la conférence de Zimmerwald n'eut lieu que parce que l'Allemagne était en position forte – ce qui était le cas en 1915 –

---

<sup>30</sup> Lettre de Kropotkine à J. Guérin, 4 septembre 1916, in *Les Temps nouveaux* n° 8, 15 février 1920.

et qu'une négociation sur la paix aurait alors été favorable à l'Allemagne. De fait, l'opposition catégorique de Kropotkine aux options de Zimmerwald vient de ce qu'il pense qu'un arrêt de la guerre inconditionnel et immédiat à ce moment-là aurait donné des avantages stratégiques et diplomatiques énormes à l'Allemagne, qui occupait dix départements du Nord de la France, la Belgique et une grande partie de l'empire russe. Une négociation, dans ces conditions, aurait placé l'Allemagne en position de force et aurait abouti à ce qu'elle conserve une partie de ses gains territoriaux, sans parler des 18 milliards d'emprunts russes qui n'avaient alors pas subi le destin qu'on leur connaît... C'est la raison pour laquelle les anarchistes « défensistes » étaient catégoriquement opposés au slogan de « paix immédiate ». Kropotkine n'est pas loin de penser que la conférence de Zimmerwald avait pour objectif implicite de servir les intérêts allemands en cas de « paix immédiate ». Cette conférence s'acheva par la rédaction d'un manifeste dont l'un des chapitres est une « Déclaration franco-allemande commune aux socialistes et syndicalistes français et allemands », qui dit notamment : « Après un an de massacre, le caractère nettement impérialiste de la guerre s'est de plus en plus affirmé ; c'est la preuve qu'elle a ses causes dans la politique impérialiste et coloniale de tous les gouvernements, qui resteront responsables du déchaînement de ce carnage. » Cette déclaration est absolument exacte, mais incomplète. En effet, du fait même de l'occupation de dix départements français (entre autres) par l'armée allemande, la question se pose également en termes de lutte de libération nationale.

Pour être exact, la « Déclaration franco-allemande » aurait dû être « commune aux socialistes allemands et aux *syndicalistes* français », les deux représentants français étant des militants de la CGT. Le Manifeste de Zimmerwald appelle les travailleurs de tous les pays à s'unir contre la guerre : « Il faut entreprendre cette lutte pour la paix, pour la paix sans annexions ni indemnités de guerre. Mais une telle paix n'est possible qu'à condition de condamner toute pensée de violation des droits et des libertés des peuples ». C'est en partie ce que pense Kropotkine : il ne doit pas y avoir d'annexion – mais il considère que l'Allemagne doit réparer les dégâts qu'elle a causés aux pays occupés.

La composition des participants à la conférence de Zimmerwald était hétéroclite. La majorité était pacifiste et souhaitait que la conférence affirme la volonté de défendre l'internationalisme et s'opposait à la guerre impérialiste. Une minorité insistait sur la trahison de la II<sup>e</sup> Internationale et sur la nécessité de rompre avec les social-démocrates et de fonder une nouvelle Internationale.

Une autre conférence internationaliste eut lieu en avril 1916 à Kienthal, un mois après la rédaction du « Manifeste des Seize ». Ces deux conférences n'eurent pas plus d'effet concret immédiat sur le déroulement

de la guerre que n'en eut le « Manifeste des Seize », mais elles eurent le mérite de réaffirmer des positions de principe.

Le « Manifeste des Seize » constate que le gouvernement allemand se prépare à de nouvelles offensives – ce qui est vrai. Se fondant sur la *Neue Zuercher Zeitung* et la *Norddeutsche Zeitung*, le Manifeste affirme que dans l'hypothèse où une paix serait signée, la plupart de la Belgique serait évacuée contre des gages : « Quels seraient ces gages ? Les mines de charbon belges, le Congo ? » et une forte contribution annuelle. Quant au territoire français, il serait évacué « ainsi que la partie de la Lorraine où on parle français », contre une contribution de 18 milliards.

Quel est le point de vue de la presse allemande ?

« La presse bourgeoise prépare la nation à l'idée de l'annexion pure et simple de la Belgique et des départements du Nord de la France. Et, il n'y a pas, en Allemagne, de force capable de s'y opposer. Les travailleurs, qui auraient dû élever leur voix contre les conquêtes, ne le font pas. Les ouvriers syndiqués se laissent entraîner par la fièvre impérialiste, et le parti social-démocrate, trop faible pour influencer les décisions du gouvernement concernant la paix, même s'il représentait une masse compacte – se trouve divisé, sur cette question, en deux partis hostiles, et la majorité du parti marche avec le gouvernement. »

Sur la volonté allemande d'annexion de la Belgique, le « Manifeste des Seize » ne se trompe pas. Dans son interview avec Edward Hunt, un humanitaire américain, Kautsky avait déclaré ; « Vous pouvez voir que les journaux préparent la nation pour l'annexion finale de la Belgique ». Kautsky ajoute une remarque qui manifestement choque l'Américain : « Nous avons acheté cette province (*sic*) avec notre sang » – autrement dit, les Allemands ont versé suffisamment de sang pour légitimer l'annexion de la Belgique. Remarque intéressante, qui montre que le social-démocrate a manifestement intégré l'idée de l'annexion de ce pays, qualifié de *province*. L'Américain fait d'ailleurs remarquer que son interlocuteur ne parle aucunement du *sang belge* <sup>31</sup>.

Le « Manifeste des Seize » conclut que « parler de paix en ce moment, c'est faire précisément « le jeu du parti ministériel allemand de Bülow et de ses agents » : à la veille de la bataille de la Marne, l'Allemagne est en effet

---

<sup>31</sup> Cf. *War Bread. A personal narrative of the war and relief in Belgium*, Edward Eyre Hunt, American delegate of the commission for relief in Belgium in charge of the province of Atwerp. New York, Henry Holt and Company, 1916. (p. 63.)

en position de force et toute discussion de paix ne pourrait que tourner à son avantage <sup>32</sup>.

Dans une lettre à J. Guérin datée du 28 juillet 1916, Kropotkine écrit à ce sujet :

« Les faits confirment de plus en plus notre manière de voir, exprimée dans la “Déclaration”. Bülow et ses douze secrétaires avaient fortement manœuvré en Suisse pour semer les bruits de paix et pour tâcher de des défenseurs à cette idée. Maintenant on voit que le gouvernement allemand n’a jamais pensé de lâcher une seule de ses conquêtes sans recevoir de fortes contributions en échange et sans retenir les parties de territoires envahis en Belgique et en France qui lui souriaient le plus. Il faut être suprêmement naïf pour ne pas voir que c’était un moyen de semer la discorde dans les nations alliées, parce que les Allemands savaient bien, j’en suis sûr, quelle sorte d’offensive se préparait pour l’été. Espérons qu’elle réussira et que les Allemands s’aperçoivent bientôt qu’envahir un territoire et le fortifier n’est pas encore le conquérir. »

Les signataires du « Manifeste des Seize » s’élèvent contre les illusions des libertaires concernant les « dispositions pacifiques de ceux qui dirigent les destinées de l’Allemagne ». Ils préfèrent « regarder le danger en face et chercher ce qu’il y a à faire pour y parer ». Ce qui est désigné comme l’agression allemande est considéré par les signataires comme une menace non seulement contre les « espoirs d’émancipation », mais aussi « contre toute l’évolution humaine » :

« C’est pourquoi nous, anarchistes, nous antimilitaristes, nous, ennemis de la guerre, nous, partisans passionnés de la paix et de la fraternité des peuples, nous nous sommes rangés du côté de la résistance et nous n’avons pas cru devoir séparer notre sort de celui du reste de la population. »

Le « pragmatisme » de la déclaration se manifeste dans le fait que les signataires auraient préféré voir la population prendre en mains sa propre défense – sans toutefois que le document précise s’il s’agit de la défense du territoire national ou d’une défense en vue de réaliser la révolution sociale. Mais, « ceci ayant été impossible, il n’y avait qu’à subir ce qui ne pouvait être changé ». Ce point constitue sans doute le pivot du « Manifeste des Seize ». Si, en cas de guerre, les positions internationalistes n’aboutissent pas à un arrêt des hostilités et si l’un des belligérants occupe tout ou partie du territoire du vaincu, que faut-il faire ? Les proclamations issues du mouvement anarchiste « orthodoxe » ne répondent pas à cette question,

<sup>32</sup> *Les Temps nouveaux* n° 8, 15 février 1920.

sinon en disant, comme Malatesta, qu'il vaut mieux subir une occupation plutôt que de faire la guerre, car dans ce cas on peut poursuivre la lutte sociale – position plutôt naïve : l'expérience de la guerre suivante a montré ce qu'il en était des luttes sociales sous l'occupation allemande alors que les ressources industrielles et agricoles du pays étaient littéralement razzées par l'occupant et que la population crevait de faim.

Le « Manifeste des Seize » se contente de dire que la population allemande doit revenir à « de plus saines notions de la justice et du droit » et renoncer à servir « d'instrument aux projets de domination politique pangermaniste ». La question est donc de savoir s'il y a effectivement des « projets de domination politique pangermaniste ».

Certes, affirme le Manifeste, nous sommes internationalistes, nous voulons l'union des peuples et la disparition des frontières, la réconciliation avec le peuple allemand. Mais c'est précisément pour cette raison que « nous pensons qu'il faut résister à un agresseur qui représente l'anéantissement de tous nos espoirs d'affranchissement ». Il n'est pas question de parler de paix avec un parti qui a fait de l'Europe, pendant quarante ans, un « vaste camp retranché ». Ce serait « l'erreur la plus désastreuse que l'on puisse commettre ». Il est nécessaire de résister afin de « préparer la voie à la population allemande restée saine et lui donner les moyens de se débarrasser de ce parti. Que nos camarades allemands comprennent que c'est la seule issue avantageuse aux deux côtés et nous sommes prêts à collaborer avec eux ».

Le « Manifeste des Seize », au contraire des textes internationalistes habituels, ne se place pas sur un registre « proclamatif », sur le mode de : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous », sans que ceux qui rédigent ces proclamations puissent faire grand chose pour changer l'état réel des choses. Il se place sur un registre « analytique », ou « pragmatique », qui se borne à constater la réalité des faits. Il est dit, par conséquent, que :

1. Le contexte est absolument défavorable à toute discussion de paix. En effet, négocier la paix alors que la Belgique, dix départements du Nord de la France et une partie de l'empire russe sont occupés met l'Allemagne dans une position favorable.
2. Par conséquent il faut renforcer l'effort de guerre, dans la mesure où une victoire allemande aurait des conséquences tragiques, sur le plan politique (écrasement du socialisme français), culturel (hégémonie allemande) et économique (perte de régions vitales au pays et paiement des réparations de guerre).

A partir de ces prémices, la position défendue par le « Manifeste des Seize » découle logiquement. C'est un document parfaitement cohérent. A

l'examen, on ne peut s'empêcher de penser que ce texte a, par anticipation, quelque chose d'anti-munichois.

La question qui se pose est que même si l'analyse factuelle faite par le texte est juste, les signataires avaient-ils raison de le signer ? Il paraît évident que l'absence de discernement dont Kropotkine a fait preuve relève d'un fond de germanophobie qu'on retrouve même dans ses textes théoriques lorsqu'il parle de la philosophie allemande, de Hegel, de la « dialectique ».

Les prises de position de Kropotkine en 1916 – extrêmement minoritaires dans le mouvement anarchiste de l'époque, rappelons-le – se fondent sur des analyses étonnamment semblables à celles que firent Bakounine en 1870-1871. Comme Bakounine, il souhaitait la transformation de la guerre en révolution sociale – fait qui est très peu souligné. Malheureusement pour lui, ses prises de position en faveur de la France ne furent pas accompagnées d'une seconde insurrection communaliste.

Un théoricien révolutionnaire peut-il se limiter au registre pragmatique, quel que soit le caractère évident et convainquant de celui-ci, *lorsque des principes essentiels sont en cause* ? Si le théoricien veut conserver sa qualité de révolutionnaire, la réponse est clairement non. Lorsqu'on est dans le registre pragmatique, on est dans l'indétermination, on ne peut prévoir comment les événements finiront par tourner. Or les principes sont la seule chose qui reste lorsqu'on ne peut pas réellement peser sur les événements – ce qui était évidemment le cas de Kropotkine en 1916.

Y avait-il une autre voie que la signature du « Manifeste des Seize » ? Une voie qui permettait aux signataires de faire « passer le message » concernant les conséquences d'une éventuelle victoire allemande, tout en préservant les principes internationalistes ? Kropotkine aurait tout aussi bien pu rédiger un manifeste dans lequel il dénonçait par anticipation les conséquences prévisibles d'une domination allemande sur l'Europe, tout en appelant les prolétaires à ne pas se massacrer mutuellement. Une telle déclaration aurait sans doute même eu beaucoup plus d'impact, mais il fallait compter avec l'orgueil d'une personnalité autoritaire comme celle de Kropotkine, convaincu d'avoir raison contre tout le monde. On retrouve d'ailleurs le même orgueil autoritaire chez Jean Grave, qui traite d'« imbéciles » les gens qui ne sont pas d'accord avec lui.

Marie Goldsmith partageait le point de vue « défensiste » de Kropotkine mais refusa de signer le « Manifeste des Seize ». Elle « avait préféré exprimer son soutien par des articles où elle pouvait en même temps formuler ses réserves et les nuances de son opinion personnelle », écrit Michael Confino<sup>33</sup>.

---

<sup>33</sup> « Anarchisme et internationalisme. Autour du Manifeste des Seize. Correspondance inédite de Pierre Kropotkine et de Marie Goldsmith, janvier-mars 1916. » *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1981, vol. 22, n° 22-2-3.

Si Kropotkine avait agi ainsi, il aurait fait passer *le même message* sans semer la pagaille dans le mouvement anarchiste.

## **Table des matières**

Un texte peu connu de Kropotkine : « La Guerre » (1912).....	1
1916, Un tournant dans la guerre.....	14
Le Manifeste des Seize.....	17